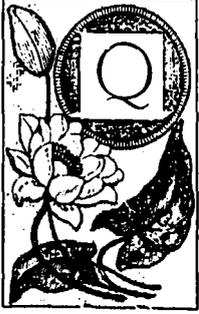


CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



UNE de chemin parcouru depuis l'organisation des services des postes dans les diverses contrées du monde !

Si on se reporte, par la pensée, aux lointains débuts du transport postal, même dans les pays les mieux pourvus sous ce rapport, on est étonné du progrès rapide apporté à la distribution, à travers le monde, de la pensée humaine sous toutes ses formes : lettres, livres, prospectus, journaux. Ici même, dans ce Canada si vaste, où les villes sont souvent séparées par des distances considérables, le service est généralement assuré d'une façon merveilleuse et chacun, aussi éloigné fut-il des grands centres, reçoit, à l'heure dite, son "courrier" modeste ou abondant.

Il n'en a pas toujours été ainsi, et sans regarder bien loin en arrière, ni hors de notre province de Québec, beaucoup d'hommes se souviennent des moyens primitifs jadis employés pour effectuer le service de Sa Majesté. Encore actuellement, dans notre vaste Nord-Ouest Canadien, la distribution de la matière postale se fait de cent manières différentes, suivant la distance, la configuration du sol, l'état de la saison, et rien n'est plus pittoresque que les systèmes variés appliqués au transport de la malle. Tantôt c'est un toboggan sur lequel le "post-master" du village voisin ira chercher son sac hebdomadaire.

Pas ou peu de route, à peine un léger sentier, — un chemin indien — à travers la forêt inextricable. Le maître de poste ou son "assistant," les deux quelquefois, se sont bravement attelés au toboggan et le tirent, ou plutôt le transportent au-dessus des troncs renversés, des souches énormes et des rochers émergents du sol.

Il faut souvent une journée, quelquefois plus encore de ce dur labeur pour amener à bon port la fragile cargaison qui va relier, au reste de la terre, les quelques pionniers de la forêt exilés à plusieurs centaines de milles des grandes villes.

Un maître de poste de village perçoit, outre l'indemnité fixe pour le transport de la malle — quelques centins hebdomadaires — un salaire postal de dix à douze dollars par année ! Moyennant cette somme dérisoire, il tiendra en ordre, à la disposition de M. l'inspecteur, les livres de comptabilité ; il fournira, chaque semaine, les multiples imprimés requis par l'implacable administration, toujours tracassière ; il avancera l'argent des timbres-postes ; il donnera enfin à tous ceux qui auront recours à son obligeance, les nombreux renseignements qu'exige sa situation officielle.

Que nos souhaits accompagnent, dans son humble fonctionariat, le "post-master" de village ! Que les routes lui soient faciles, la température propice, qu'il ne lui arrive aucun accroc dans ses pénibles travaux, afin que, tous les deux ou trois ans, l'administration des postes lui accorde l'augmentation de une piastre quelle réserve à ses fidèles et zélés employés.

Voici le transport, en pirogue d'écorce, sur la rivière semée d'écueils, peuplée de chutes et de rapides tumultueux et pittoresques. Le transport des malles ainsi effectué est moins pénible, mais beaucoup plus dangereux que le précédent. C'est celui adopté par les circonscriptions postales privées de routes les reliant au bureau principal et n'ayant, pour voie de communication, que le commode "chemin qui marche."

Au printemps, dans les "townships" environnés de limites à bois, de chantiers de bucherons, les entrepreneurs de ces travaux exécutent généralement des chasses d'eau, déterminant des élévations du niveau normal des lacs où ils rassemblent leurs billots.

Pendant quelques semaines, tout le pays est inondé, les routes sous l'eau, les ponts flottants et inabordables. C'est à ce moment que la pirogue d'écorce est employée si une rivière se rapproche sensiblement du but à atteindre. Quand les chemins ne sont que coupés par les débordements, c'est à l'aide de primitifs radeaux, construits de toutes pièces, que les transports postaux ont lieu.

N'oublions pas la raquette, cette providence des gens enneigés, ce qui est l'état normal des populations éparses sur les différents défrichements de la forêt ; la raquette à l'aide de laquelle, le sac de cuir contenant la correspondance sur le dos, le postier, muni d'un solide bâton, parcourt de longs milles, heureux encore quand il n'est pas chargé de quelque commission par un voisin peu géné. (Je me souviens vaguement que quelqu'un avait demandé à un postier de ma connaissance, faisant sa route à pied, vu le mauvais état des chemins, de lui rapporter 25 lbs de farine !)

Nous voici enfin arrivés au bureau central.

C'est ordinairement un "marchand général," ayant son magasin proche d'une station de chemin de fer, de bateaux ou de voitures, qui ajoute à son commerce les fonctions de postier. Il reçoit, lui, une malle bi-hebdomadaire, quotidienne quelquefois ; il est, en outre, chargé du service des mandats d'argent. Aussi quelle animation à l'heure où il reçoit la malle, à celles où il la distribue aux bureaux secondaires de sa circonscription !

Son magasin est le lieu de rendez-vous de tout le village ; tous le connaissent et y font souvent une visite intéressée, en quête d'une lettre ou d'une information, car le village, privé de clubs, en a un tout trouvé au magasin général et à la poste. Au moment où nous faisons pénétrer nos lecteurs dans un de ces bureaux, le maître de poste et ses assistants sont au travail. Quelques habitants, encore revêtus de leur capot et de leur casque, causent bruyamment et échangent les nouvelles ; un postier, tranquillement assis, reprend des forces pour le retour, tandis qu'une vieille indienne vient s'informer s'il y a une lettre pour elle.

N'oublions pas le transport en charette attelée d'un cheval, plus souvent d'un bœuf, grâce auquel le postier a de vagues allures de roi fainéant ; il ne faut pas être bien pressé pour accomplir un voyage de vingt ou

trente milles dans ces conditions et il serait fallacieux de donner pour emblème, à un service ainsi opéré, le Mercure aux pieds ailés figurant sur certains timbres-postes.

Mais voici la plus pittoresque de toutes les "malles" passées, présentes et futures ; c'est celle qui, placée sur une légère traîne sauvage a, pour attelage, quatre et quelquefois six chiens aux harnais garnis de grelots et de clochettes, clochetant et tintinnabulant joyeusement le long de l'interminable route. Ceux-là passent à peu près partout, tandis que le conducteur, chaussé de raquettes, les excite du geste, du fouet et de la voix.

Celui qui écrit ces lignes a, pendant plusieurs années et pour être bien certain de recevoir ses lettres, exercé les fonctions de maître de poste et usé, dans ses hebdomadaires tournées, d'à peu près tous les modes de transports plus haut énumérés. Ce sont, à distance, de joyeux souvenirs d'où ont disparu et les fatigues subies et les dangers courus. Plus de rancune contre les enneigements intempestifs, les bains forcés et le repêchage d'un sac tombé dans un lac, etc. Il ne reste que le souvenir des routes de première colonisation et des sentiers abrupts parcourus, le fusil sur l'épaule, avec l'encadrement sublime de cette grande et sauvage nature si impressionnante et si belle.

x



MME E. JACQUES,
institutrice.

Le portrait que nous publions ici contre est celui d'une femme de bien, madame E. Jacques, qui, dans la modeste sphère où l'a placée la Providence, a su déployer de rares qualités et de non moins rares aptitudes.

Depuis bientôt dix années, madame E. Jacques est institutrice dans le village de Saint-Télesphore de Soulanges et sa fermeté, sa science pédagogique, l'amitié qu'elle a su inspirer aux enfants qui lui sont confiés ont déterminé le Département de l'Instruction Publique, non-seulement à la confirmer dans l'emploi qu'elle occupe si dignement, mais encore à lui attribuer la plus haute récompense en l'espèce.

C'est en effet avec les unanimes félicitations du Conseil et du surintendant que l'inspecteur, M. Brault, lui a fait remise de la bourse de trente piastres destinée à l'institutrice la plus méritante du comté.

Toutes nos félicitations à l'intelligente directrice pour la flatteuse distinction qu'elle a su mériter.

LOUIS PERRON.

LE MARÉCHAL DE RANTZAU

Le maréchal de Rantzau avait perdu à la guerre un œil, un bras et une jambe. Comme il voyageait sans être connu, il entra dans une auberge où ses gens demandèrent à souper. Quelques instants après descend une dame de haut parage à la même hôtellerie. Comme cette dame se souciait fort peu d'être seule à table, elle demande à la maîtresse d'hôtel si personne ne se rencontre dans son auberge avec qui elle puisse prendre son repas. L'hôtesse lui répond qu'il n'y a qu'un vieux militaire, qui paraît d'ailleurs fort honnête. La dame prit la maîtresse d'aller demander au général la permission de souper avec lui. Rantzau y consentit volontiers, sous condition que cette dame voudrait bien lui permettre de se mettre à son aise et de prendre sa robe de chambre. La dame y accéda, et le visux guerrier, ayant ôté son habit, appelle son valet de chambre et lui remet son œil de verre, qu'il sort de sa loge, au grand étonnement de la dame. Le valet de chambre revient, le maréchal lui présente son bras, que le domestique tire et qui lui reste entre les mains ; même cérémonie pour la jambe, qui fut enlevée de la même manière. La dame, saisie d'étonnement, ne savait plus que penser : l'effroi se peignait sur sa figure. M. de Rantzau, qui s'en aperçut, résolut de s'en amuser ; il appelle donc de nouveau son valet de chambre et porte la main à la tête. Pour le coup, la dame crut qu'il allait la démonter et la remettre à son domestique, comme il avait fait des autres membres. N'y tenant plus, elle s'enfuit, en poussant des cris effroyables, disant qu'on l'a introduite en la compagnie du diable.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on la fit revenir de sa frayeur, mais on ne put jamais la décider à souper avec le maréchal.

On peut rappeler ici l'épithaphe inscrite sur la tombe de ce brave mutilé :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts ;
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars ;
Il dispersa partout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur ;
Son sang fut en cent lieux le prix de la victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

AMÉNITÉS

Le pensionnaire (furieux).—Madame Cœurdur, je ne vous cacherai pas mon impression sur le dîner d'aujourd'hui.

Mme Cœurdur (aigrement).—Quoi donc encore, M. Malcontent ?

Le pensionnaire.—Un cochon ne le mangerait pas.

Mme Cœurdur.—Dans ce cas je ne suis pas surprise que vous ne soyez pas satisfait.